

La signification des recherches philosophiques de Pierre Frath

René Daval

► **To cite this version:**

René Daval. La signification des recherches philosophiques de Pierre Frath. René Daval; Emilia Hilgert; Thomas Nicklas; Daniel Thomières. Sens, formes, langage. Contributions en l'honneur de Pierre Frath, ÉPURE - Éditions et presses universitaires de Reims, pp.27-37, 2014, 9782915271836. hal-02491392

HAL Id: hal-02491392

<https://hal.univ-reims.fr/hal-02491392>

Submitted on 26 Feb 2020

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers. L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



La signification des recherches philosophiques de Pierre Frath

RENÉ DAVAL

Université de Reims Champagne-Ardenne

Le titre de mon texte est une référence à la deuxième œuvre de Ludwig Wittgenstein publiée après sa mort. La référence à Wittgenstein s'impose quand on pense au travail de Pierre Frath, tant celui-ci a été influencé par celui-là. Mais le projet de Pierre Frath (cf. particulièrement 2007, 2008, 2010) n'est pas de prendre Wittgenstein comme modèle avec lequel nulle distance ne saurait être prise, mais de comprendre en quoi le philosophe autrichien peut nous aider à mieux comprendre des questions que nous pose le monde contemporain, comme à mieux formuler des interrogations techniques sur la philosophie du langage et la linguistique. Pierre Frath est linguiste avant d'être philosophe et il n'a cessé de se heurter à certaines affirmations de la linguistique contemporaine, souvent inspirées de Chomski, tout en se préoccupant des questions de référence qui intéressent évidemment les philosophes : quelle est la relation entre le langage et le monde, comment celui-là dit-il celui-ci. Depuis Platon et Aristote, la philosophie s'interroge sur cette question. Le *Tractatus* de Wittgenstein défend, comme le faisait Frege, une théorie de la correspondance entre la pensée et le monde, et une théorie représentationnaliste du langage : les propositions élémentaires, atomiques, représentent les événements du monde. On ne saisit le sens d'un mot que dans le contexte de la proposition, comme Frege l'avait déjà affirmé, la proposition renvoyant à un état du monde. Pierre Frath ne croit pas à l'existence des propositions élémentaires, croyance que Wittgenstein va abandonner dès les années 1930. Avec les *Recherches*, parues en 1951, le philosophe autrichien abandonne la conviction de la correspondance entre

les propositions élémentaires et les états du monde, et voit dans le langage un acte, comme le fait aussi John Austin et comme le faisait la philosophie pragmatique américaine, et notamment G. H. Mead.

Très critique vis-à-vis des théories traditionnelles de la vérité, Pierre Frath a perçu tôt l'aspect performatif des énoncés de langage, pour reprendre la formule de John Austin. Austin, Wittgenstein et G. H. Mead sont, avec Charles Morris, l'élève de G. H. Mead, des pères de l'approche pragmatique du langage. La pensée de Pierre Frath se situe dans cette tradition. Les *Recherches* partent d'une citation des *Confessions* de saint Augustin (I, 8), dans laquelle celui-ci développe une conception du langage comme ayant pour fonction de dénommer des objets. Le mot est le signe d'une chose à laquelle il renvoie. Dans cette conception, et comme l'écrit Wittgenstein, « les mots du langage dénomment des objets — les phrases sont des combinaisons de telles dénominations ». Wittgenstein (2004 : 27-28) ajoute immédiatement : « C'est dans cette image du langage que se trouve la source de l'idée que chaque mot a une signification. Cette signification est corrélée au mot. Elle est l'objet dont le mot tient lieu ». Wittgenstein souligne qu'Augustin n'envisage pas qu'il puisse y avoir une différence entre catégories de mots. Quand on pense ainsi le langage, c'est que l'on pense d'abord à des substantifs, comme *table* ou *chaise*, et aux noms propres, ensuite seulement au nom de certaines activités et propriétés, et enfin aux autres catégories de mots. Il s'agit donc d'une conception qui privilégie la fonction de dénomination du langage, négligeant le fait que la phrase a d'autres fonctions : celles de donner un ordre, par exemple, de prendre un engagement, de déclarer un état de fait, d'ouvrir une réunion, et bien d'autres encore. Que le langage renvoie à une catégorie d'objets que l'on a tôt fait de considérer comme des substances au niveau ontologique est une des thèses que Pierre Frath combat lui aussi. Augustin, qui se réfère d'ailleurs à son apprentissage du langage, quand il était enfant, pense à ces situations où l'on apprend le sens d'un mot avec quelqu'un qui le connaît déjà et montre l'objet auquel il réfère. Wittgenstein considère qu'il s'agit là d'une conception d'un langage primitif, mais qui, tout en risquant de conduire à des

affirmations métaphysiques risquées (un mot réfère à une chose du monde), ne rend pas justice à de multiples autres fonctions du langage. À cette conception de la signification, il propose de substituer une conception qui cherche la signification dans l'analyse de la manière dont les mots sont employés. Il ne s'agit pas de considérer ce qu'est un usage propre ou impropre du mot, ou de la phrase, mais de voir de quelle manière ils produisent une série d'actes. C'est ainsi qu'il introduit la notion de « jeu de langage ».

Wittgenstein ne donne pas de définition du jeu de langage, mais multiplie les exemples afin de montrer le fonctionnement de ceux-ci. Comme l'explique H. J. Glock (2003) dans son *Dictionnaire Wittgenstein* :

l'expression « jeu de langage » est le résultat de l'extension de l'analogie du jeu au langage pris comme un tout [...]. Son propos est d'attirer l'attention sur diverses similitudes entre le langage et les jeux, de même que l'analogie avec le calcul soulignait les similitudes entre le langage et les systèmes formels.

Le langage est une activité dirigée par des règles. Comme un jeu, le langage a des règles qui le constituent : celles de la grammaire. G. E. Moore (1997) soulignait que Wittgenstein n'employait pas le mot « grammaire » en son sens usuel. On peut dire que la grammaire d'un mot est l'ensemble des phrases douées de sens que l'on peut construire avec lui. Comme le remarque encore Glock (2003 : 338-339) :

à la différence des règles stratégiques, ces règles (du langage) ne déterminent pas quel coup (quelle parole) apportera le succès, mais elles déterminent ce qui est correct ou a un sens et, ce faisant, elles définissent le jeu (le langage).

Le concept de « jeu de langage » conduit à adopter une nouvelle théorie de la signification. Comme l'écrit encore Glock (2003 : 339), « la signification d'un mot n'est pas l'objet qu'il représente, elle est déterminée par les règles qui gouvernent son utilisation ». Dans sa réflexion, Pierre Frath insiste sur la dimension anthropologique du langage : les règles sont fixées socialement et révèlent les pratiques d'un groupe social déterminé. On apprend

le jeu en y jouant, on apprend la signification d'un mot en l'utilisant. Une proposition, souligne Wittgenstein, ne prend sens que dans le système dont elle fait partie : c'est le principe de contextualité. La signification de la proposition dépend de la situation dans laquelle elle est employée. De même que, dans un jeu, certains coups sont permis et d'autres défendus, de même dans une certaine situation la proposition prend un certain sens et un autre dans une autre. Il y a des jeux de langage simples, ce sont ceux par lesquels l'enfant apprend à maîtriser sa langue maternelle, et il y en a de beaucoup plus complexes. En considérant de nombreux jeux de langage et la manière dont on les apprend, on constate que, comme le remarque encore Glock (2003 : 340), « la relation entre un nom et son objet n'est pas monolithique ». Aux paragraphes 23 et 24 des *Recherches*, Wittgenstein affirme qu'il y a une multiplicité irréductible des jeux de langage. Il y a un « air de famille » entre eux. Comme Wittgenstein (2004 : 39) l'écrit au paragraphe 23 : « l'expression "jeu de langage" doit ici faire ressortir que parler un langage fait partie d'une activité, ou d'une forme de vie ». Wittgenstein souligne, comme de son côté le fait John Austin, qu'il y a de multiples fonctions du langage, et les formes de vie qui sont, elles aussi, multiples mobilisent telles formes ou telles autres. Le langage dépend de la culture et de conceptions du monde.

Nous sommes ici devant une idée chère à Pierre Frath dans toute son œuvre : on ne peut séparer l'étude du langage d'une anthropologie qui s'attache à étudier ses liens avec la culture des locuteurs, la manière dont ils vivent, leur histoire et leur conception du monde. Les jeux de langage, pour reprendre le terme de Wittgenstein, sont liés à des activités non linguistiques, et ne doivent pas être compris en dehors de celles-ci. Dans *Ursache und Wirkung: Intuitives Erfassen* (traduction française à paraître), Wittgenstein insiste sur le rapport entre langage et formes de vie : « il est caractéristique de notre langage que le fondement sur lequel il repose consiste en des formes de vie stables, une activité régulière. Sa fonction est déterminée avant tout par l'action qu'il accompagne »¹. Le langage repose sur des formes

1. Texte cité par Glock (2003 : 251).

variables et innombrables d'activités communes. Les formes de vie sont des formes d'activités sociales et ici Wittgenstein, sans le savoir sans doute, est très proche de G. H. Mead. Pierre Frath a lui aussi bien compris ce lien entre langage et activités sociales. Wittgenstein et Pierre Frath s'accordent pour reconnaître que les activités sociales varient à travers l'espace et le temps, et manifestent l'être historique de l'homme.

Ce sont les formes générales de l'activité humaine qui nous permettent de comprendre un langage. On peut lire le paragraphe 206 des *Recherches* (Wittgenstein, 2004 : 127-128) :

suivre une règle est analogue à obéir à un ordre. Nous avons été dressés à cela, et nous réagissons à l'ordre d'une manière déterminée. Mais qu'en est-il si quelqu'un réagit à l'ordre et au dressage d'une certaine façon et quelqu'un d'autre d'une autre façon ? Qui a raison en ce cas ? Imagine que tu arrives en qualité d'explorateur dans un pays inconnu dont la langue t'est complètement étrangère. Dans quelles circonstances dirais-tu que les gens de ce pays donnent des ordres, qu'ils les comprennent, qu'ils leur obéissent, qu'ils se rebellent contre eux, etc. ? La manière d'agir commune aux hommes est le système de référence au moyen duquel nous interprétons une langue qui nous est étrangère.

On ne peut comprendre le langage des autres que si on le rapporte à leurs formes de vie. Si celles-ci sont trop éloignées, la compréhension est impossible. Nous ne pouvons comprendre le langage non verbal des animaux parce que leur forme de vie est trop différente de la nôtre. Au paragraphe 250 des *Recherches*, Wittgenstein (2004 : 137) se demande pourquoi un chien ne peut pas simuler la douleur. Est-ce parce qu'il est trop sincère ? On peut peut-être apprendre à un chien à hurler comme s'il éprouvait une douleur, alors qu'il n'en ressent pas. Mais ce qui manque, c'est l'environnement adéquat qui ferait de ce comportement une simulation véritable. On ne peut comprendre la signification d'un concept qu'en le remplaçant dans un contexte très général. Un passage important du paragraphe 142 des *Recherches* insiste sur ce point (Wittgenstein, 2004 : 95) :

pour expliquer la signification (je veux dire l'importance) d'un concept, il nous faut souvent parler de faits naturels extrêmement généraux. De tels faits ne sont presque jamais mentionnés en raison de leur grande généralité.

Contrairement à la théorie mentaliste de la compréhension qu'il avait développée, à la suite de Frege dans le *Tractatus*, et contre laquelle Pierre Frath s'est élevé avec vigueur, l'auteur autrichien, dans les *Recherches*, considère que la communication n'a pas pour but de produire quelque chose dans l'esprit de l'auditeur, mais bien de produire une capacité qui se manifeste par la manière dont l'auditeur réagit à l'audition du message émis. Critiquant implicitement le grand logicien Frege, qui n'est pas cité ici, Wittgenstein (2004 : 156) écrit, au paragraphe 317 des *Recherches* :

parallèle trompeur : le cri, expression de la douleur — la proposition, expression de la pensée ! Comme si le but de la proposition était de faire savoir à quelqu'un ce que quelqu'un d'autre ressent, mais en quelque sorte dans l'appareil de la pensée, et non dans l'appareil digestif.

Comprendre un mot, c'est savoir l'utiliser, répondre à l'usage de ce mot par les autres, et savoir expliquer sa signification. Il n'y a pas de phénomènes mentaux ou physiologiques qui soient logiquement nécessaires à la compréhension.

Wittgenstein rompt aussi avec sa philosophie du *Tractatus* sur la question de la référence. Dans son premier ouvrage, Wittgenstein estimait que le langage était autosuffisant, gouverné par la syntaxe logique. Dans les ouvrages ultérieurs, il insiste, au contraire, sur les arrière-plans du langage : pour saisir le sens d'un mot, il faut le replacer dans le jeu de langage dont il fait partie, lui-même devant être pensé par rapport à sa forme de vie. Pour que nous puissions parler comme nous le faisons, il faut aussi qu'il y ait certains faits de la nature : une certaine constance des objets physiques dans l'espace et le temps, une certaine constance de fonctionnement de la nature humaine, comme par exemple le fait que, lorsque l'on nous montre du doigt un objet, nous ne regardions pas l'objet, mais la direction indiquée par le doigt. Le paragraphe 569 des *Recherches* met en

évidence l'importance de ces faits de la nature (Wittgenstein, 2004 : 215) :

le langage est un instrument. Ses concepts sont des instruments. Mais on pourrait croire qu'employer tels concepts plutôt que tels autres ne peut pas introduire de différence notable. De même que l'on peut faire de la physique avec des pieds et des pouces aussi bien qu'avec des mètres et des centimètres. Et la différence serait donc seulement affaire de commodité. Mais cela n'est pas vrai non plus, si par exemple, pour calculer dans un certain système de mesure, il faut plus de temps et d'efforts que nous ne pouvons en fournir.

Pierre Frath est plus près du Wittgenstein des *Recherches* que de celui du *Tractatus*, même s'il admet plusieurs des analyses développées dans celui-ci. Reprenons donc quelques-uns des thèmes des *Recherches*. Une expression n'est pas dépourvue de sens parce qu'elle ne représente pas d'objet. Cette remarque est dirigée contre Frege et Russell et contre le *Tractatus*. L'objet auquel un mot fait référence n'est pas sa signification. Un signe acquiert une signification parce que son usage est déterminé par des règles. Wittgenstein (2004 : 50-51) exprime cette idée au paragraphe 43 des *Recherches* :

pour une large classe de mots où il est utilisé, mais non pour tous, le mot 'signification' peut être expliqué de la façon suivante : la signification d'un mot est son emploi dans le langage. Et l'on explique parfois la signification d'un nom en montrant le porteur de ce nom.

Ce que Wittgenstein appelle les « règles de grammaire » sont les règles qu'il nous faut suivre pour employer correctement un mot et pour savoir quelle est sa signification dans le contexte dans lequel il est employé. Comme le dit avec justesse Charles Travis (2003 : 32) un des plus récents interprètes des *Recherches* :

lorsque nous avons énoncé les règles d'un jeu, nous avons dit de quel jeu il s'agit. Les règles disent exactement quelle est la façon pertinente d'accorder les mots à la vie.

Les règles nous permettent de déterminer quand un mot est correctement produit. Charles Travis (2003 : 32) énonce ainsi ce qu'il appelle « le premier principe de Wittgenstein » :

les faits relatifs à ce qu'une expression dénomme (dénommeait), ou à ce dont elle parle (parlait) ne peuvent être que ceux qui suivent des standards de correction gouvernant le tout dont elle fait partie – lesquels standards suivent de ce qu'on doit attendre de sa part.

Une des questions essentielles des *Recherches* est la réflexion sur le « vouloir dire » (*meinen* en allemand). Les verbes intentionnels, tels que *croire* ou *savoir*, ne signifient pas des états intérieurs. Ces verbes n'ont pas « de durée authentique ». On peut citer ici le paragraphe 667 des *Recherches* :

imagine que quelqu'un dise en simulant la douleur : « cela va bientôt cesser ». Ne peut-on pas dire qu'il veut parler de la douleur ? Et qu'en est-il si je dis finalement : « elle vient de cesser ? »

En voulant dire quelque chose, je ne décris pas un état intérieur, mais j'affirme simplement que je veux dire cette chose. Wittgenstein est ici près d'Austin, lorsque celui-ci affirme qu'en disant dans une cérémonie de mariage : « Oui, je te prends pour épouse », le locuteur ne décrit pas une situation, mais s'engage à épouser la femme qu'il a choisie. Une expression n'est pas nécessairement dépendante des sentiments que l'on ressent pour avoir un sens. Pierre Frath développe aussi pour sa part une critique de l'intériorité.

Le « vouloir dire » est inséparable de la maîtrise d'un langage, et c'est pourquoi on ne peut dire qu'un animal a l'intention de communiquer quelque chose. Dans la deuxième partie des *Recherches*, Wittgenstein (2004 : 247) écrit :

on peut s'imaginer un animal en colère, craintif, triste, joyeux, effrayé. Mais un animal qui espère ? Et pourquoi pas ? Le chien croit que son maître est à la porte. Mais peut-il aussi croire que son maître viendra après demain ? – Que ne peut-il donc pas faire ? — Comment est-ce que je le fais moi ? — Que devrais-je répondre à cette question ? Seul peut espérer celui qui sait parler ? Seul le peut celui qui maîtrise l'emploi d'un langage.

Dans *L'esprit, le soi et la société*, le philosophe américain G. H. Mead (2006) insistait sur le fait que rien ne nous permettait de supposer que l'animal ait l'intention de communiquer. Mead distinguait la communication « non significative », la communication instinctive, par gestes, celle des animaux, et la communication « significative » humaine. Seul l'homme utilise des symboles : il a l'intention de communiquer et la capacité de s'affecter comme il affecte autrui. Dans la communication par gestes, le commencement de l'acte est un stimulus pour l'autre individu engagé dans le même processus social, qui va donc réagir d'une certaine manière au geste de l'émetteur. Le commencement de réaction de l'individu récepteur est, à son tour, un stimulus pour l'émetteur, et ainsi de suite. Ce qui caractérise le symbole significatif, en revanche, c'est que l'individu s'affecte lui-même de la même façon qu'il affecte les autres. Lisons G. H. Mead (2006 : 151) :

l'opposition entre ces deux situations montre quel long chemin doivent traverser le discours ou la communication, depuis la situation où il n'existe que des cris vocaux jusqu'à celle où l'on utilise des symboles significatifs. Ce qui est particulier à cette dernière, c'est que l'individu réponde à son propre stimulus de la même manière que les autres. Le stimulus devient alors significatif : quelqu'un dit quelque chose. Le 'discours' d'un perroquet n'a aucun sens pour lui. Mais quand nous disons quelque chose de significatif avec notre propre voix, nous nous parlons à nous-mêmes aussi bien qu'à toute autre personne à portée de voix.

Ce qui intéresse surtout G. H. Mead, c'est de montrer qu'il n'y a de symbole significatif qu'avec le langage articulé, et que celui-ci ne peut exister que chez des êtres qui sont des consciences réflexives, des *soi*, ceux-ci ayant besoin du groupe social humain pour se développer. Wittgenstein pense aussi que seules des consciences humaines sont capables de 'vouloir dire', mais ce qu'il veut montrer, c'est que ce 'vouloir dire' est inséparable de jeux de langage et de formes de vie.

Concluons. La philosophie du Wittgenstein des *Recherches* est une critique de toute conception représentationnelle de la signification et de l'idée qu'il n'y a pas de signification sans

référence. Ces points sont fort importants pour la linguistique, et pourtant peu de linguistes s'y sont intéressés. C'est l'un des grands mérites de Pierre Frath d'être un de ceux-là. Bien que Wittgenstein considère toujours que Frege a énoncé des thèses philosophiques essentielles, c'est bien le logicien allemand qui est visé, mais aussi Russell et G. E. Moore, ainsi que de nombreuses convictions du *Tractatus*. Le langage est d'abord action, ensemble de jeux qui comportent des règles et qui sont inséparables de formes de vie. Austin considèrera lui aussi que le langage est d'abord action. Wittgenstein insiste sur le rôle du contexte, qui n'est pas seulement le contexte dans lequel le mot est prononcé, et qui est celui de la proposition, mais le contexte vécu, social, anthropologique dans lequel nous énonçons nos phrases. Ce qu'il reproche à Frege, mais aussi à Russell et à Moore, c'est de défendre une forme de platonisme qui multiplie les entités sans nécessité pour expliquer notre pratique langagière et le fonctionnement de notre pensée. Il me semble que sa conception rend mieux compte de la richesse des fonctions du langage et des rapports entre celui-ci et la pensée, entre celle-ci et le monde que ne saurait le faire une conception mentaliste comme l'étaient celles des philosophes que j'ai cités plus haut, et qui ont constitué l'arrière-plan des réflexions de Wittgenstein par leurs propres doctrines. C'est à mes yeux un des grands mérites de Pierre Frath que d'avoir compris que la linguistique devait ne pas se focaliser uniquement sur l'idée que le langage est un système de signes, que la question de la référence est aussi essentielle et que celle-ci ne nous enferme pas dans le mentalisme, mais nous ouvre à une anthropologie qui seule permet de rendre compte de la richesse et des propriétés du langage.

Références bibliographiques

Austin, John, 1994, *Ecrits philosophiques*, trad. L. Aubert et A. L. Hacker, Paris : Seuil.

Austin, John, 1970 *Quand dire, c'est faire*, trad. G. Lane, Paris : Éditions du Seuil.

Frath, Pierre, 2007, *Signe, Référence et Usage*, Paris : Le Manuscrit.

CONTRIBUTIONS EN L'HONNEUR DE PIERRE FRATH

Frath, Pierre, 2008, « Qu'est-ce qu'une linguistique de la dénomination, de la référence et de l'usage ? », in Frath, P. (coord.), *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, Beihefte n°35, Franz Steiner Verlag, Stuttgart, 45-58.

Frath, Pierre, 2010, « La référence par le nom : vers une linguistique anthropologique », in Frath, P., Pauchard, J., Lansari, L. (coord.), *Langue, référence et anthropologie*, Reims : EPURE, coll. Res per Nomen.

Glock, Hans-Johann, 2003, *Dictionnaire Wittgenstein*, trad. H. Roudier de Lara et P. de Lara, Paris : Gallimard.

Mead, George Herbert, 2006, *L'esprit, le soi et la société*, trad. D. Cefaï, et L. Quéré, Paris : P.U.F.

Moore, Georg E., 1997, *Les cours de Wittgenstein en 1930-33*, trad. J.-P. Cometti, Mauvezin : TER bilingue.

Morris, Charles, 1938, *Foundation of the Theory of Signs*, Chicago : Chicago University Press.

Travis, Charles, 2003, *Les Liaisons ordinaires : Wittgenstein sur la pensée et le monde*, trad. B. Ambroise, Paris : Vrin.

Wittgenstein, Ludwig, 2001, *Tractatus logico-philosophicus*, trad. G. G. Granger, Paris : Gallimard

Wittgenstein, Ludwig, 2004, *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur, M. Elie, J.-L. Gautero, D. Janicaud, E. Rigal, Paris : Gallimard.

